

Dossier de Presse

Productions Quitte ou Double

Critique «Intersections»

« Un terrain de jeu fascinant et agaçant à la fois qui cherche à s'affranchir de la définition même du théâtre : des acteurs et des actrices physiquement présent-es, de voix et de corps, dans un espace qui leur est dévolu. » Maud Cucchi, Revue JEU

« Les personnages apparaissent à l'écran, chacun de chez eux, dans la ville où leur histoire s'est passée, dans leur fuseau horaire, et ils nous parlent dans les yeux (malgré la caméra) [...] ils s'interprètent eux-mêmes, ils sont comme les voix d'un documentaire, mais ils sont aussi des acteurs et des actrices. C'est cette nuance qui fait que nous n'assistons pas à une conférence mais à une pièce de théâtre. Pour un spectacle où l'humour et l'émotion sont présents. [...]

Le succès d'Intersections est d'exploiter la technologie sans en faire le protagoniste. La grâce de tout cela ne se trouve pas dans l'artefact mais dans l'histoire. Skype, tout comme le focus ou la scénographie, n'est qu'un élément qui facilite l'histoire, un moyen d'atteindre un objectif.

Les intersections nous font réfléchir sur le pouvoir populaire et les effets de la lutte de rue pour ceux qui en font partie. Sans ingéniosité ni idéalisation et, paradoxalement, avec beaucoup de corps. Une expérience des plus intéressantes. » Gema Moraleda, [Somnis de teatre](#) (Barcelone)

« En terminant, Intersections est un spectacle intéressant tant pour son propos que pour sa forme. Si on est plus familier avec le printemps érable, il est fascinant de découvrir les autres mouvements et leurs similitudes avec le nôtre. De plus, la mise en scène dynamique de Mireille Camier et Ricard Soler Mallol fait en sorte qu'en aucun moment on se lasse de regarder les écrans. » Nancie Boulay, ARP.media

Critique de «Ivresse»

Ivresse, Coup de coeur du 14 mars 2017 de La Presse + : «Le texte de l'Allemand Falk Richter frappe fort au plexus solaire des relations rendues impossibles dans cette humanité en déclin. Alexis Lefebvre y est étincelant» Mario Cloutier, La Presse +

«Je vous recommande cette ivresse... une mise en scène éclatée de Mireille Camier, très chorégraphiée, très rassembleuse.» Francine Grimaldi, SAMEDI ET RIEN D'AUTRE

«Partout autour de nous, et souvent en même temps, dans une cacophonie pourtant précise, les comédiens, qui jouent leur propre personnage, expriment sans ménagement leur colère incontrôlable, leurs doutes constants, leurs névroses croissantes et leurs désirs inassouvis.» Christian St-Pierre, LE DEVOIR

«Le génie de cette mise en scène de Mireille Camier? C'est l'impression d'être carrément assis dans un réseau social. Comme des voyeurs, on peut observer les relations des autres s'enflammer, s'étioler, mourir...» [Mélissa Pelletier](#), Les Méconnus

«Et le propos est éclairé par une mise en scène endiablée. Ça bouge, ça chante, ça se démène, c'est extrêmement vivant.» Marie-Claire Girard, theatre cambriensis

«L'ambiance à la fête, de belles trouvailles ludiques, les jeux souvent physiques, provoquant les rires de l'assistance, sont mis en contraste avec les discours effrayés ou dénonciateurs devant la marche du monde.» Raymond Bertin, JEU

«**Ivresse, un texte choc et magnifique sur l'incapacité à rejoindre l'autre.** La structure de la pièce semble être une entité organique, bonifiée par la participation du public. La relation acteur et spectateur est intime et riche, à l'image d'une relation de couple, dans une dynamique *demande d'attention versus le besoin de vivre une expérience*. Le spectateur prend part à cette recherche d'une intimité authentique non formatée, et c'est là une des grandes forces de cette production.» Raphaël De Gaspard, Ton Barbier

«Rarement aura-t-on vu une mise en scène aussi bien agir avec le propos. Ici, chapeau à **Mireille Camier**. La redéfinition du rapport spectateur-comédiens mérite reconnaissance autant que d'être davantage explorée dans les années à venir sur les scènes contemporaines. **Mireille Camier**, précurseur en la matière, montre du talent pour habiter la scène et composer avec des paramètres hors-normes.» par [Emily G](#), M Webzine

Critique de «Le Dragon d'Or»:

«*Parfois, ça sonne à la porte, située à l'arrière-scène. De la nourriture chinoise, authentique, est livrée. L'interruption de service dramaturgique trouve très bien sa place dans une trame narrative qui, dès le départ, cherche à déstabiliser le spectateur en allant le chercher derrière son 4e mur. On a l'impression d'être devant — et dans un objet scénique organique qui prend forme et vie dans l'instant. [...] Le spectateur est promené d'un fragment à un autre avec un naturel déconcertant, mais aussi un jeu mis en relief par les comédiens. Ici, en improvisant un costume d'hôtesse de l'air avec des chapeaux en papier et du ruban adhésif, là en mettant des hommes dans des rôles de femme. Et inversement.*»
Le DEVOIR, Fabien Deglise

«*La pièce se démarque par son inventivité, sa justesse et son originalité, très rafraîchissantes et fascinantes à observer.*» Éloïse Choquette, PIEUVRE.CA

«*[...] le corps des comédiens se donnent totalement à cet exercice conceptuel totalement surréaliste. Ils font tous face aussi à une mise en scène de Mireille Camier qui, soyons honnêtes, a totalement assimilé l'esprit désinvolte et engagé d'un auteur européen qui a compris les enjeux de son époque.* »
Élie Castiel, SÉQUENCES

«*Le texte est une réelle mine d'or pour une équipe, et, dans ce cas-ci, la production semble avoir cherché à utiliser le maximum d'éléments qu'offrait la pièce. Et c'est totalement réussi.*»
MON (theatre). QC.CA, Pascale St-Onge

Critique de «Le Chien, la nuit et le couteau»:

«Le thriller est un style très difficile à reproduire au théâtre. La metteuse en scène Mireille Camier y arrive brillamment en plaçant dès le début les spectateurs au cœur de la première scène. »
MON (theatre). QC.CA, David Lefebvre

«Le travail de mise en scène de la toute jeune Mireille Camier impressionne. Le sordide chevauchement de séquences est parfaitement enchaîné, et ce à partir d'une totale exploitation de l'espace défiant les règles habituelles du spectacle théâtral.»

Le Quatrième, Yves Rousseau

Quand la génération Y faisait la révolution

Photo: Guillaume Levasseur Le Devoir Ricard Soler i Mallol et Mireille Camier veulent raconter, à travers «Give Me a Revolution», les destins personnels qui ont tissé les grands mouvements abordés.

[Marie Labrecque](#), Collaboratrice, 4 août 2018

C'était autour de 2010. Un vent de contestation et d'espoir semblait souffler sur plusieurs coins du monde. Offert en laboratoire au ZH Festival, *Give Me a Revolution* met en dialogue, grâce à la télé-présence, quatre artistes ayant participé à l'un de ces mouvements citoyens. Ce que la co-metteuse en scène Mireille Camier nomme « les révolutions de la génération Y ». « L'idée est de se demander comment ces révolutions ont influencé notre façon de vivre, notre époque. C'est aussi un peu de voir comment elles ont été influencées par l'Internet, lequel peut influencer de façon positive sur [notre capacité] à interagir. Et se demander, en fait, comment les changements collectifs peuvent arriver. »



Alors que Jean-François Boisvenue, VJ et ex-manifestant du Printemps érable montréalais, sera sur scène, on pourra voir par vidéo le Barcelonais David Teixidó (les Indignés, en 2011), Ons Trabelsi de Tunis (la révolution du Jasmin, 2011) et Rambod Vala, de Téhéran (la Révolution verte, 2009).

Peut-on vraiment rapprocher ces divers mouvements ? « C'est ça, le projet : on essaie de voir leurs points communs et leurs différences, si on peut les comparer, répond le créateur originaire de Barcelone. À un niveau abstrait, ces mouvements partagent les mêmes caractéristiques : ils étaient organisés beaucoup à travers les réseaux sociaux ; tous cherchaient une démocratie plus directe, participative, plus de droits sociaux. Mais dans chaque ville, le mouvement s'est déclenché à cause d'un événement très local. C'est aussi ce qui est intéressant : ce point de départ [particulier] d'un mouvement qui devient universel. »

Mireille Camier voit le point de convergence dans une volonté d'agir, un désir de se sortir d'une situation dans laquelle on se sent coincé. « On sonde ce désir de changer les choses, cette perspective qu'on vit au début de la vingtaine. » C'est ce qui permet d'inclure dans le portrait la contestation étudiante québécoise, même si l'événement n'appartient pas à la même échelle qu'un soulèvement contre une dictature. La créatrice en convient. « Mais la revendication sur les droits de scolarité était quand même la petite chose dans la grande : un questionnement sur le système, sur le néolibéralisme. C'est pourquoi, je pense, le Printemps érable a été fortement influencé par ce qui se passait dans d'autres pays. Il n'aurait pas été aussi fort sans les mouvements internationaux : le Printemps arabe ou [la mouvance] Occupy. »

Parcours humains

L'approche de *Give Me a Revolution* se veut de toute façon plus humaine que politique. « On cherche à raconter des histoires personnelles, pas de grands manifestes politiques », note Ricard Soler i Mallol. Les participants témoignent de ce qu'ils ont vécu et de la façon dont cette époque a transformé leur vie. Ces manifestations, qui leur ont apporté des émotions « très intenses », ont laissé une trace intime. « Tous nos acteurs ont été pris dans une énergie de soulèvement, et huit ou dix ans plus tard, il y a un recul pour voir ce qui est arrivé avec cette énergie. On cherche où on est rendus. Et si c'est encore possible de vivre ça. »

À un niveau abstrait, ces mouvements partagent les mêmes caractéristiques : ils étaient organisés beaucoup à travers les réseaux sociaux ; tous cherchaient une démocratie plus directe, participative, plus de droits sociaux— Ricard Soler i Mallol

Chose certaine, ces rassemblements dans l'espace public ont été facilités par les réseaux sociaux. Un univers impossible à complètement réprimer. « Pour moi, le 1984 d'Orwell ne pourrait pas marcher à cause des réseaux sociaux. En Iran, le gouvernement est très restrictif avec Internet, mais [les gens] trouvent toujours une façon de communiquer pour organiser des rencontres. En Espagne, on l'a vécu aussi : lorsqu'on fait un mouvement subversif contre le gouvernement, il faut trouver une voie de communication qui n'est pas contrôlée. »

Internet permettra aussi de connecter — espérons-le — ces quatre artistes à des kilomètres l'un de l'autre. Et d'offrir un échange, explique Mireille Camier. « Chacun raconte son histoire, mais de façon assez fragmentée, pour vraiment créer un dialogue entre les récits. Il y a aussi un certain dialogue entre eux sur la thématique. » L'oeuvre loge entre le théâtre documentaire et la performance, mettant en lumière l'instantanéité de la représentation en temps réel et visant un rapport direct avec le public. « On est dans une interaction où l'histoire de l'un influence celle de l'autre. »

Aux projections en vidéoconférence s'ajouteront des photos et des vidéos liées aux révolutions. Mais aussi la présence d'objets significatifs expédiés par les participants. L'étape au ZH — une version préliminaire où l'anglais ne sera pas sous-titré — permettra aux créateurs de tester le langage de la télé-présence. De s'interroger sur la question de la présence sur scène. « Le défi scénaristique, c'est de créer un espace de dialogue. Comment [incarner] le spectacle physiquement, pas seulement à travers les projections ? »

La création de *Give Me a Revolution* a déjà trouvé une niche dans la prochaine saison du théâtre La Chapelle. Direction artistique : Mireille Camier. Mise en scène : Mireille Camier et Ricard Soler i Mallol. Scénographie : Cassandre Chatonnier. Une présentation de Productions Quitte ou Double et Obskené, à la Maison de la culture Maisonneuve, le 9 août.

24 heures, Journal de Montréal

Intersections

Le spectacle *Intersections* représente la mise en relation de cinq artistes dans cinq villes différentes qui font état d'un mouvement citoyen majeur auquel ils ont pris part. Mis en scène par Mireille Camier et Richard Soler Mallol, il s'agit d'une véritable performance qui cherche à interroger notre désir de révolte.

Ce soir à 20h au Théâtre La Chapelle, 3700 rue Saint-Dominique

'Interseccions', muntatge sobre moviments ciutadans a la Sala Hiroshima

La sala programa aquesta producció catalanoquebequesa, confegida a partir de cinc testimonis de moviments com la revolució tunisiana de 2011 o el 15-M barceloní

[Víctor Giralte](#) | dimecres, 17 de jul. del 2019, a les 22.24

Una de les propostes de la **Sala Hiroshima** en el marc del **Grec** és '**Interseccions**', un treball de teatre document. Es tracta d'una coproducció catalanoquebequesa protagonitzada en temps real, a través d'internet, per cinc activistes de Teheran, Tunis, Barcelona, Mont-real i Taipei, participants en diversos moviments ciutadans. És un treball de teatre document de les companyies Obskené (catalana) i Quitte ou Double (quebequesa). **Ricard Soler Mallol i Mireille Camier** van entrevistar els cinc activistes i a partir d'aquí van escriure els papers que interpreten, a través d'internet, des de casa seva, els cinc joves.

LIEN VIDÉO : <https://beteve.cat/cultura/interseccions-moviments-ciutadans-sala-hiroshima/?fbclid=IwAR1b1Vw4TCFHq-hRrx3zfBDRXbaYxCToNSw9aJFpIkkokpkPuMHtdbzRxK30>

Els intèrprets i testimonis d'Interseccions' són: **Rambod Vala**, qui va viure la revolució verda de Teheran el 2009; **Ons Trabelsi**, testimoni de la revolució tunisiana el 2010; **David Teixidó**, indignat del 15-M barceloní; **Jean-François Boisenue**, participant de la primavera de l'Arç, la vaga d'estudiants de Mont-real el 2012; i **Yu Yen-Fang**, testimoni del moviment del Gira-sol a Taipei l'any 2014. Són moviments i situacions personals diferents amb algun denominador comú. Segons Ricard Soler Mallol, totes van ser **revolucions Twitter**, perquè eren locals però estaven fortament

canalitzades a través de les xarxes socials. D'altra banda, l'espectacle vol mostrar com els cinc personatges van optar, en un moment donat, per prioritzar l'interès comú per damunt de llurs vides privades. L'espectacle està forçosament sobretitulat perquè els protagonistes parlen diverses llengües però empenen sobretot l'anglès i el francès. A més, els espectadors són sovint interpel·lats des de les pantalles. Contrapunt escènic a les pantalles són unes caixes de cartró de les quals surten diversos objectes lligats als records de cada protagonista.

Somnis de teatre , El blog de crítica teatral de Gema Moraleda

Intersections



[Crítica 23/07/2019 Gema Moraleda](#)

Es pot fer una obra de teatre per **Skype**? La pregunta no me la vaig fer jo tota sola, sino que és el primer que em va venir al cap quan els companys de **Recomana** van encarregar-me un article sobre **Intersections** per presentar aquest espectacle del **Grec** al seu web (el teniu [aquí](#)). La conversa amb el seu codirector **Ricard Soler** em va convèncer, i per això vaig apropar-me a la **Hiroshima** (malgrat el meu descans teatral d'aquest mes de juliol) per veure el resultat.

I sí, mira, resulta que es pot fer un espectacle teatral per **Skype**. Perquè el teatre consisteix en estar present i, avui en dia, les pantalles són una manera com qualsevol altra de ser-hi. Perquè la presència física només és una forma de presència i qualsevol que tinguem persones estimades vivint a un altre país ho tenim molt clar això.

Intersections aborda un tema interessant, les revolucions populars de principis del segle XXI a les ciutats i el seu efecte sobre els participants. No estem davant d'una peça política sinó documental, que aborda aquest fenomen com quelcom social i personal. I sí, allò personal és polític, però no és aquí on se situa el focus d'**Intersections**, sinó en la transformació dels individus, en l'impuls que ens fa sortir al carrer a lluitar, protestar i viure en comunitat durant uns dies o unes setmanes.

Per fer-ho, i aprofitant que la presència física no era un obstacle en aquest cas, el muntatge ens transporta a **Mon-treal, Barcelona, Teheran, Tunis i Taipei**, cinc ciutats que van viure protestes ben diferents durant les primeres dècades dels dos mil. Allà parlem amb 5 artistes que van participar-hi com a ciutadans anònims. Cap d'ells va liderar cap moviment, només van formar-ne part, els van viure i els van patir. Tots ells van deixar la seva vida quotidiana en suspens i van decidir sortir al carrer i alçar la veu. Els resultats d'aquestes protestes van ser desiguals, algunes van fer caure règims, altres van fracassar, però totes van canviar el panorama i, sobretot, les persones implicades.

Els protagonistes apareixen a la pantalla, cadascú des de casa seva, a la ciutat on va passar tot, en el seu fus horari, i ens parlen mirant-nos als ulls (malgrat la càmera). També interactuen entre ells, es parlen i es passen coses, objectes, cartells. Parlen anglès, francès i, de vegades, la seva llengua materna, un *melting pot* global reflex del món actual. La seva feina és complicada, s'interpreten a sí mateixos, són com les veus d'un documental, però també són actors i actrius. És aquest matís el que fa que no assistim a una conferència sinó a una obra de teatre. A un espectacle on l'humor i l'emoció són presents i protagonistes. Això no és una classe d'història, sinó un relat d'aquells que abans es feien a la vora del foc.

A la sala, l'altra codirectora, **Mireille Camier**, ens presenta objectes dels protagonistes que va penjant d'unues cordes per crear un tapís revolucionari transnacional, que aporta aquell punt de realitat tangible que acaba d'arrodonir el muntatge.

L'encart d'*Intersections* consiste en emprêter la technologie sans la convertir en la protagoniste. La grâce de tout plegat no està en l'artefacte sinó en el relat. L'*Skype*, com els focus o l'escenografia, només és un element que facilita el relat, un mitjà per assolir un objectiu.

Intersections ens fa reflexionar sobre el poder popular i els efectes que té la lluita al carrer per a aquells que en formen part. Sense ingenuïtats ni idealitzacions i, paradoxalment, amb molt de cos. Un experiment d'allò més interessant.

Intersections : les raisons de la colère Maud Cucchi, 5 avril 2019



Que reste-t-il des soulèvements populaires ? Des printemps arabes et érables, des Mouvements *Indignados* en Espagne et Tournesols à Taïwan ? Si le théâtre est le lieu où nous repenser ensemble dans un espace physique commun, *Intersections* ose une démarche contemporaine, hyperconnectée et radicale : les interprètes ne manifestent leur présence sur scène que par *Skype*. Leurs visages apparaissent en mosaïque sur des écrans suspendus. On assiste alors à un autre type de soulèvement, celui du plateau de théâtre non plus fixe, mais numérique. Un terrain de jeu fascinant et agaçant à la fois qui cherche à s'affranchir de la définition même du théâtre : des acteurs et des actrices physiquement présents, de voix et de corps, dans un espace qui leur est dévolu.

Les cinq interprètes, appartenant à la même génération, ont pour point commun d'avoir participé à une insurrection dans leur pays. Jean-François Boisvenue (Montréal), David Teixido (Barcelone), Ons Trabelsi (Tunis), Rambod Vala (Téhéran) et YU Yen-Fang (Taipei) se présentent à tour de rôle, entrecoupés d'images d'archives de manifestations, de foules tranquilles ou attaquées. « Tout est arrivé trop vite », « j'ai peur pour mon pays », ces phrases nous parviennent hachurées, mais on comprend tout de même.



Tour à tour, le visage pixelisé rivé sur le public, les interprètes retracent les raisons de ces révolutions, collectives et intimes. Leurs témoignages confirment ce que l'on savait : leur combat se rejoint sur de nombreux aspects comme l'utilisation décisive des réseaux sociaux, l'impérieuse nécessité de faire partie du mouvement, la force galvanisante du collectif ou encore la résistance à la police. Ces expériences ont changé leur rapport à la chose publique. Elles ont engendré des générations politiques qui auront des effets à long terme. Leurs regards, face à la caméra, ont un sens : c'est une manière de dire au public « cette histoire vous regarde, vous

concerne ».

La performance par procuration ouvre toutefois un territoire mouvant, et c'est tout le pari, hautement risqué, des metteurs en scène Mireille Camier et Ricard Soler Mallol. En brouillant les repères entre réel et virtuel, l'espace du théâtre redevient celui du public uniquement, sollicité comme témoin, citoyen et acteur. Le soir de la première, l'implication des spectateurs et des spectatrices fut très timide malgré les relances de Mireille Camier, qui officie également à titre de facilitatrice entre les interprètes et l'assistance. La désincarnation nous aurait-elle rendus un peu trop distants, ce soir-là ?



Les scènes les plus réussies sont d'ailleurs celles de pure performance physique : la chorégraphie de YU Yen-Fang et son manuel de désobéissance civile, par exemple.

LA
PRESSE+

DÉCOUVREZ LA PRESSE+

CE DONT VOUS AVEZ BESOIN

ÉTAPES D'INSTALLATION



COUP DE CŒUR

IVRESSE, L'AUTRE DÉCLIN

MARIO CLOUTIER
LA PRESSE

« On se l'est dit en live. » Pas besoin de le vivre, encore moins de le ressentir. Voilà l'époque résumée en langage *Réseaux sociaux 101*. Les spectateurs d'*Ivresse* sont dispersés en quatre *focus groups* auxquels aucun *buzzword* n'est évité. Les acteurs font partie des cercles de discussion dans ce spectacle immersif. Le texte de l'Allemand Falk Richter frappe fort au plexus solaire des relations rendues impossibles dans cette humanité en déclin. Alexis Lefebvre y est étincelant !

Au Théâtre La Chapelle jusqu'au 18 mars

Thérapie de troupe



11 mars 2017 | [Christian Saint-Pierre](#) - Collaborateur | [Théâtre](#)

Photo: Rachel et Michel

Les comédiens, qui jouent leur propre personnage, expriment sans ménagement leur colère incontrôlable, leurs doutes constants, leurs névroses croissantes et leurs désirs inassouvis dans la pièce «Ivresse».

Les effondrements boursiers sont aussi moraux. Les crises sociales sont aussi existentielles. Les déboires politiques sont aussi amoureux. C'est en quelque sorte la thèse de l'Allemand Falk Richter, auteur de *Trust*, que les spectateurs du Festival TransAmériques ont eu la chance de découvrir en 2011, mais aussi d'*Ivresse*, une pièce présentée ces jours-ci à La Chapelle dans une mise en scène de Mireille Camier.

À une époque néolibérale où tout, mais littéralement tout se marchande, peut-on avoir confiance en l'autre ? En nos élus ? En nos médias ? En soi-même ? Dans une suite de tableaux à caractère hautement performatif, partageant la scène avec les spectateurs, Sarianne Cormier, Nicolas Labelle, Catherine-Audrey Lachapelle, Nico Lagarde et Alexis Lefebvre incarnent une troupe de jeunes comédiens préoccupés par les effets dévastateurs de la mondialisation sur leurs relations humaines.

Pensez à une grande séance de thérapie de groupe. Les chaises sont disposées en cercle. Des images sont projetées en direct sur de grandes bâches suspendues au plafond. Les téléphones pullulent. Partout autour de nous, et souvent en même temps, dans une cacophonie pourtant précise, les comédiens, qui jouent leur propre personnage, expriment sans ménagement leur colère incontrôlable, leurs doutes constants, leurs névroses croissantes et leurs désirs inassouvis. La matière, éminemment postdramatique, est une suite d'instantanés, des fragments de la vie contemporaine dont le seul fil rouge serait la détresse. On rencontre des êtres perpétuellement mal à l'aise, en lutte avec leur passé, leur présent et leur futur.

Une foule de sujets sont abordés en vrac : le corps, la consommation, la politique, l'insécurité, la représentation de soi sur les réseaux sociaux, l'amour, l'amitié, l'engagement, la parentalité... Le texte, écrit en 2012, dans la foulée du mouvement Occupy, a été adroitement truffé de références sociopolitiques québécoises par le traducteur et adaptateur Jean-François Boisvenue. Cette collectivité de manifestants en quête d'authenticité exprime d'abord le refus global d'une génération, mais elle traduit aussi l'état d'esprit de toute une époque, de toute une société assoiffée de vérité en même temps que cruellement minée par le cynisme.

Après Marius von Mayenburg et Roland Schimmelpfennig, Mireille Camier poursuit tout naturellement son exploration de la dramaturgie allemande contemporaine, sinon peu représentée sur les scènes montréalaises, en croisant le fer avec Falk Richter. Tout en ayant le mérite de renouveler le rapport entre la scène et la salle, il faut admettre que le spectacle présenté à La Chapelle verse beaucoup, pour ne pas dire trop, dans la drôlerie. C'est à juste titre déjanté et frénétique, déséquilibré et acrobatique, échevelé et cathartique, mais il y a dans ce portrait de société une gravité que la direction d'acteurs semble occulter.

Ivresse : La marchandisation de l'amour

Le Théâtre La Chapelle accueille la pièce *Ivresse*, un portrait de la relation amoureuse moderne au temps de l'instantanéité, de la quête constante de sens, d'expériences enivrantes et de plaisirs qui passent. Entrevue avec Mireille Camier, metteuse en scène.



[Marie Villeneuve](#) 8 mars 2017

Écrite par Falk Richter, qui puise son inspiration dans l'actualité et certains sujets inévitablement contemporains, *Ivresse* explore la relation à deux dans notre monde actuel, où l'insatiabilité chronique brouille les notions d'amour, de proximité et d'intimité. L'écriture de Richter, une écriture en direct sur l'actualité mondiale, «une dramaturgie d'ici et maintenant» qui questionne le rapport à autrui dans le chaos médiatique et visuel qui nous entoure allait de pair avec les préoccupations artistiques de Mireille Camier. «J'ai l'impression qu'on a de moins en moins la capacité de se mettre dans la peau de l'autre, de le comprendre et d'entrer dans son univers, affirme la créatrice. L'empathie est un thème récurrent pour moi et le texte *Ivresse* de Richter allait dans sens-là; il questionne la relation à l'autre dans la relation amoureuse, qui est un peu en crise en ce moment. On est tellement centrés sur nos besoins personnels, c'est vraiment difficile d'entrer dans l'univers de l'autre et d'accepter les compromis».

Mireille Camier a pu travailler comme assistante aux côtés de Richter, une expérience qui lui a permis d'approfondir sa compréhension de l'écriture de l'auteur allemand et d'adapter *Ivresse* aux événements récents de l'actualité québécoise, en plus d'exposer les mêmes problématiques de la vie à deux vécues ici. «Il parle de la relation amoureuse qui est hyper affectée par le système de consommation. On est toujours dans l'intime et le politique dans le spectacle. Le fait qu'on recrée le système économique comme des bons consommateurs, qu'on ait toujours de nouveaux besoins créés par la publicité et les médias, qu'on soit des êtres constamment en crise avec de nouveaux besoins affectent nos relations».

Mireille Camier invite le spectateur à une véritable rencontre avec l'acteur dans cet événement ludique où l'espace scénique sera meublé de caméras et de retransmissions en direct sur écrans géants, clin d'œil aux images médiatiques omniprésentes au quotidien. «C'est dans ma démarche artistique depuis toujours: j'essaie de développer la relation avec le spectateur parce que je crois profondément que le théâtre doit encenser beaucoup plus l'instant présent et cette relation-là. C'est ce que les autres arts ne peuvent pas donner. Cette rencontre-là ouvre le désir d'encenser ce moment-là et le faire vivre beaucoup plus comme une expérience sensorielle. L'enjeu de l'acteur c'est de communiquer avec le spectateur, à l'image du couple, quand un partenaire essaie d'atteindre l'autre en y ayant difficilement accès».

En collaboration avec Emmanuel Jouthe aux chorégraphies, la metteuse en scène a voulu intégrer le spectateur à la pièce sans l'instrumentaliser, lui laissant une place de choix pour être témoin de l'évolution dramaturgique sans en faire un accessoire de scène. Alexis Lefebvre, Catherine-Audrey Lachapelle, Sarianne Cormier, Nicolas Labelle et Nico Lagarde forment la distribution d'*Ivresse*, à la recherche d'un sens à la vie amoureuse à l'ère des applications de rencontres, des besoins individuels impatientes d'être comblés rapidement, à l'instar d'une société de consommation frivole et chaotique. «Le texte est construit sur toute une première partie qui décrit notre monde individualiste et c'est ensuite surgissent les questions: est-ce qu'on peut aller vers l'autre? Est-ce qu'on peut aller vers le collectif? Est-ce qu'un engagement citoyen est possible?»

« Ivresse » à La Chapelle : Troublante interactivité

[meconnus2](#) mars 09, 2017 [Théâtre](#)



Crédit photo : [Rachel et Michel](#)

Ça voguait entre sourires francs et sourires crispés mercredi soir à La Chapelle. C'est que la compagnie Quitte ou Double s'est lancée le défi de l'immersion et de l'interactivité avec la pièce *Ivresse* de Falk Richter. Et qui dit interactivité dit beaux moments de théâtre, et aussi, forcément, malaises cocasses.

Ivresse, c'est un regard – ou plutôt cent – qui se pose sur notre rapport à l'autre. À l'autre face à face, à l'autre dans notre écran, à l'autre dans ses notifications Facebook, ses distances et ses silences. Un tout un brin échevelé qui s'articule autour de multiples questionnements sur le couple. Comment avoir une relation de couple « réussie »? Qu'est-ce qui fait qu'une relation est saine, pertinente? Comment savoir quand-comment-pourquoi-et-avec-qui s'embarquer?

Assis en quatre ronds distincts, le public se retrouve sur la scène à travers cette folie. Comme les personnages qui tentent par tous les moyens de s'exprimer ou de bien paraître, les spectateurs se retrouvent aussi dans le regard de l'autre. Les réactions sont vues, observées, parfois filmées et projetées sur de grandes toiles fixées au plafond. D'où les sourires parfois crispés. Parce que mine de rien, ça demande quand même plus d'énergie de recevoir en pleine face le discours d'un comédien que d'être assis dans le noir, bien à l'abri. Le génie de cette mise en scène de Mireille Camier? C'est l'impression d'être carrément assis dans un réseau social. Comme des voyeurs, on peut observer les relations des autres s'enflammer, s'étioler, mourir... Et on peut réagir ou pas.

Dur de ne pas réagir à toute cette effervescence d'ailleurs. Les excellents comédiens (Alexis Lefebvre, Sarianne Cormier, Nicolas Labelle, Nico Lagarde et Catherine-Audrey Lachapelle) courent partout, se lancent par terre, partent un linge *fight* (oui oui, les spectateurs se sont littéralement lancés des vêtements, retrouvant les doux plaisirs des *food fights* d'enfance)...

Ivresse, c'est fou, c'est captivant, ça part dans tous les sens. Ce qui a son charme oui, mais qui peut aussi donner l'impression que les sujets sont effleurés, souvent même abordés d'une manière plutôt banale, sans profondeur. Si ça ne réinvente pas la roue, ça a le solide mérite de brasser, même fracasser, la cage.

– Mélissa Pelletier